



442ÈME RUE

Fanzine à géométrie variable et parution aléatoirement régulière.

N° 95

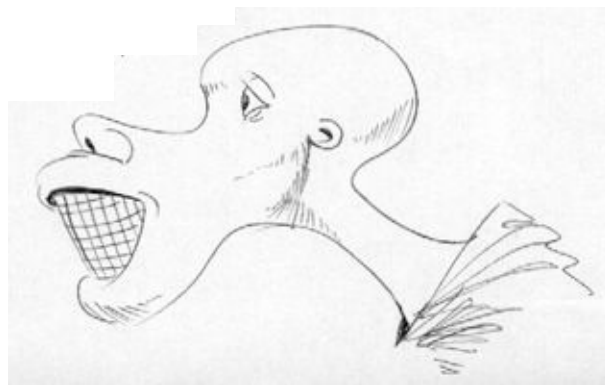


442ème RUE
64 Bd Georges Clémenceau
89100 SENS
FRANCE

☎ (33) 3 86 64 61 28
leo442rue@orange.fr
<http://www.la442rue.com>

Merci et salut :
Les LEZARDS MENAGERS
K-PUN
PRESIDENT DOPPELGANGER
Jean-Noël LEVAVASSEUR
ZERIC (Trauma Social)
STEFAN (No Balls Records)
Ernest BORGNINE (RIP)
L'équipe du COSMIC TRIP
HILLBILLY MOON EXPLOSION
Grégoire GARRIGUES
BRIGITTE BOP
GILOXX & WILLY (Spermicide)
DIXKORDES
MICHIKO 66
Johan ASHERTON
THIERRY (General Strike)
Patrice LAPEROUSE
Aurélien-Victor LAGACHE (Jimi Was Gain)
Mr CU (Kicking Records)
BOOGIE (Beast Records)

Mercredi 11 juillet ; 17 : 12 : 32 (Angelic time)



Ray DAYTONA and GOOGOOBOMBOS : Caballero (CD, Soundflat Records - www.soundflat-records.de)

Toujours aussi furieux les Googoobombos de Ray Daytona et leur surf épileptique. Les années ne semblent pas avoir prise sur eux, et pourtant le compteur commence à tourner sérieusement (une quinzaine de révolutions non ?). Ce qui n'empêche nullement le dit Ray Daytona d'aligner les riffs sidéraux et sidérants, la croquignollette Rosie d'affûter ses lignes de basse (l'instrument est presque aussi gros qu'elle) et d'affirmer ses vocaux d'une présence signifiante, le solide Doctor D d'assurer des rythmiques infernales et implacables, et les 2 batteurs réquisitionnés ici, A.D.U.A. et son successeur Madison Wheeler, de planter le décor à grands renforts de martèlements charnus et de roulements insatiables. Il y a quelque chose de spatial dans le surf de Ray Daytona and Googoobombos, relevé de garage frénétique, et même de punk incisif. Il n'y a aucun slow là-dedans, pas la peine donc d'espérer emballer cet été sur la plage avec ce disque, en revanche, pour faire perdre la tête à quelque donzelle peu farouche, tous ces hymnes trépидants devraient largement avoir l'effet euphorisant souhaité. Il devrait bien en rester quelque chose une fois perdus dans de sulfureux ébats. Ouais, parce qu'il y a aussi quelque chose de puissamment sexuel dans ces beats à grande vitesse et dans ces décharges sonores orgasmiques et éjaculatoires. Il n'en faudrait pas beaucoup pour se croire dans une orgie estivale et lysergique à l'écoute de 14 titres de pure folie séminale. Tout ça est chargé de fuzz, assaisonné de passion tellurique, épicé de variations Hammond ou Moog, et envoyé conquérir le monde avec conviction et énergie. Les Mayas ont peut-être prédit la fin des temps pour cette année, Ray Daytona and Googoobombos pourraient bien être leurs messagers. Les 4 cavaliers (caballeros ?) d'une apocalypse sonore et tectonique. Dans l'espace on ne vous entend peut-être pas crier, mais à coup sûr on entend les accords transcendants de Ray Daytona and Googoobombos, et ça doit trembler jusques aux confins de l'univers.

THEY CALL ME RICO : They Call Me Rico (CD, Jaspir Prod - www.jaspir.com)

Incroyable le nombre de one man bands qui fleurissent un peu partout depuis quelques années, ça pousse comme des champignons sous une pluie d'automne, ça foisonne comme des locustes dans un champ de millet, ça pullule comme les conneries dans la bouche de Nadine Morano (ça marche aussi avec d'autres politiciens handicapés du neurone, mais elle, elle est particulièrement gratinée), ça grouille comme des asticots dans la tripaille d'un zombie fraîchement converti, bref, y en a quasiment partout. Je suis même sûr qu'en cherchant bien, sur la première exoplanète habitée qu'on va découvrir, il y en aura aussi. Notez que ce n'est pas moi qui vais m'en plaindre, j'aime assez cette formule minimaliste qui n'autorise aucune approximation chez ceux qui se lancent dans cet exercice parfois périlleux. En cas de ratage, y a pas les petits copains autour pour rattraper le coup et faire écran, c'est du sans filet, de la haute voltige. Mais, en même temps, au début, les premiers joueurs de blues, de country, de folk, c'était souvent comme ça qu'ils erraient à travers monts et vallées, déserts et marigots, seuls avec leurs guitares en bandoulière. Aujourd'hui, miracle du confort moderne, au lieu de simplement taper du pied sur le parquet pour marquer le tempo, le one man band se trimballe, en plus de sa 6 cordes, la grosse caisse qui va bien et qui donne du coffre et de l'ampleur au bazar. Mais, fondamentalement, on reste quand même dans l'artisanal. C'est d'ailleurs comme ça, comme un artisan, que le Rico dont il est question (et que les autres, les ils, appellent ainsi) a enregistré ce disque, live en studio, sur un bon vieux 8 pistes des familles, sans overdub, sans zigouigouï autre que les 2-3 pédales requises pour patiner un son déjà naturellement saturé. Juste quelques potes de passage, qui avec sa lap-steel, qui avec son harmonica, qui avec sa basse, pour écluser un gorgeon et taper l'incruste façon samedi soir au coin du feu. Pour le reste, c'est entre delta-blues et primitive rock'n'roll que ça se joue, et bien malin qui pourra désigner un vainqueur. Sinon They Call Me Rico lui-même, et nous par la même occasion qui pouvons nous délecter de ce disque foutrement attachant. Quant à l'inspiration finale, on ira la chercher du côté des nombreuses reprises qui parsèment ce disque. Et si l'on ne s'étonnera guère d'y retrouver Bill Monroe, via Elvis ("Blue moon of Kentucky"), les Stones, via leurs propres adaptations de "Fortune teller" de Benny Spellman ou de "Prodigal son" de Robert Wilkins, Bob Dylan ("Buckets of rain"), Robert Johnson ("Preaching blues (Up jumped the devil)"), le Reverend

Gary Davis ("Cocaine"), voire Keb'Mo ("Am I wrong") ou Tom Waits ("Blind love"), on remarquera avec intérêt ou étonnement les emprunts à Paul McCartney ("Your way"), à T-Rex ("20th century boy") ou à Neil Young ("World on a string" méconnaissable après son traitement abrasif). Un disque qui devrait nous permettre de passer l'été sans problème, avec la banane aux lèvres et la bouteille de Jack Daniel's pas trop loin.

Dallas KINCAID & EVILMRSOD : Subterranean power strain (CD, Masters At Paradise/Polca)

Le one man band (homme orchestre dans la langue de Rémy Bricka) est, par définition, un être solitaire, une sorte d'ermite musical qui ne sort de sa tanière que pour entrer en studio ou pour monter sur scène. On pourrait le croire autiste, misanthrope ou timide, il n'en est rien, il est bel et bien, comme tout musicien, exhibitionniste en diable. Et puis, de temps en temps, le one man band croise la route d'un de ses congénères, et que croyez-vous qu'il s'ensuive ? Chacun jouet-il l'indifférence blasée ? Les 2 créatures s'affrontent-elles pour défendre leur territoire ? Se font-elles des mamours ? Nul ne le sait. Le one man band est de nature discrète quant à sa vie privée, et, du coup, personne n'a jamais pu assister à ce genre de tête à tête, même les explorateurs les plus intrépides, même les aventuriers les plus téméraires, même les reporters de National Geographic les plus aguerris, même les paparazzi appointés d'Ici-Paris-Match, c'est dire ! De ces rencontres furtives on ne connaît généralement que les fruits musicaux. Rien de leur conception. C'est comme ça qu'on sait que le troyen (de Troyes, Aube, France, et non de Troie, Asie Mineure, Antiquité) Dallas Kincaid et l'espagnol (d'Espagne, Union Européenne, Monde, et non d'épagneul, canidé, mammifère) EvilMrSod se sont un jour rencontrés fortuitement quelque part en Allemagne. Et que ces accointances hors normes, finalement consommées du côté de New York, ont donné naissance à ce disque à 2 têtes, 4 mains et 4 pieds. Oui, parce que quand 2 one man bands se rencontrent, leurs talents s'additionnent, ils ne s'annulent pas, ni ne se fondent dans la masse. Comme des jumeaux monozygotes, le temps de ces fredaines électriques, les one man bands ne font certes plus qu'un, mais ils n'en gardent pas moins leur propre personnalité. Ah ! Magie de la nature ! Ce disque est donc l'enfant, sauvage, forcément sauvage avec de tels parents, de ces 2 êtres protéiformes, évolués et placentaires qui lui ont façonné un nid douillet, de forme circulaire, délicatement protégé d'un petit boîtier rectangulaire de plastique transparent, un nid dans lequel il a pu s'épanouir sans risque et sans crainte, ce qui nous permet aujourd'hui d'en suivre note à note l'évolution souterraine, puissante et tendue ("Subterranean power strain" on vous dit). Un peu de rock'n'roll, un poil de blues, un chouïa de jazz, un soupçon de gospel, beaucoup de guitares, du genre saturées, pas mal de percussions, style efficaces, une touche d'orgue, et du chant, profond, rugueux, pénétrant, il n'en faut pas plus pour nous plonger dans des délices de ravissement à l'écoute des mélodies distillées par cet album qui, n'en doutons pas, a un bel avenir devant lui. D'autant qu'il n'y a pas que les heureux parents à créditer pour l'avènement de ce beau bébé, il y a aussi quelques parrains tout aussi dévoués, à commencer par Matt Verta-Ray, qui l'a mixé et langé tout en lui offrant en cadeau quelques accords de guitares nourriciers et nourrissants. Il y a aussi Ivan Julian (souvenez-vous des Voidoids de Richard Hell ou, plus récemment, de ses facéties avec Sonny Vincent), qui s'est mis à la colle avec son pote Matt pour maîtriser les nanans qui lui passent entre les mains et qui vous emmaillotte les petits êtres avec dextérité et savoir-faire. Et puis il y a aussi le tonton Jean-Noël Levavasseur, important ça les tontons, on ne le dira jamais assez, un tonton qui lui a trousse 2 petits poèmes pour parfaire son éducation et lui servir de matière à penser plus tard, quand il sera en âge de comprendre, tel un maître Yoda du binaire. Il ne pouvait pas faire moins le tonton, sachant que l'un des parents, daddy Dallas, de son vrai nom Mathias Moreau (mais chut, c'est un secret), a récemment participé à la floraison de quelques-uns des recueils de nouvelles que le Jean-No (oui, le petit l'appellera forcément Jean-No) a consacré aux Ramones, à La Souris Déglinguée et aux Doors (voir quelques précédents numéros de mon propre lardon pour les fiches d'état-civil plus détaillées). On prétend que tout le personnel du studio a applaudi à l'apparition du bambin, tellement il était chouard et en pleine santé. Je le crois volontiers. Personnellement, je ne me lasse pas de ses pépiements et de ses gazouillis. Et pourtant ce n'est pas le mien.

HELLBATS : Kiss your world goodbye (Maxi EP, Kicking Records/Productions Impossible Records)

Nouveau disque pour les Hellbats, et nouveau changement de bassiste au passage. Le nouvel arrivant s'appelle Blondo et il a ramené la contrebasse dans la musique du groupe, succédant, à 6 ans d'écart, au regretté Elek'Nick. Du coup, et même si les influences heavy-rock, initiées notamment du temps de Nasty Samy, sont toujours bien présentes, c'est évident dans les parties de guitares, le psychobilly des débuts refait surface avec cette contrebasse slappée volubile et débridée. En 3 titres (4 si l'on compte le morceau "caché") Hellbats s'impose à nouveau avec son cortège de dark-heavy-rock fortement teinté de couleurs gothiques, de saveurs fantastiques, d'odeurs ténébreuses. C'est en format 30 cm, le vinyl est rouge marbré de noir, et la pochette est psyché-gore à souhait. Le seul bémol c'est cet instrumental d'ouverture, "The day the music died", au piano solo, qui, pour un maxi, fait un tantinet remplissage. C'aurait été sur un album, c'était OK, mais, sur un disque d'un quart d'heure seulement, consacrer 2 minutes à ce titre qui n'a rien à voir avec le reste, je reste dubitatif. D'autant qu'il est dûment listé, à l'inverse du morceau final, sorte de bonus sans titre, et qui, lui, est plus en phase avec le reste. Un track-listing pour le moins étrange.

BONESHAKER : Reborn (CD demo - www.boneshaker.fr)

"Reborn" ? Est-ce parce que le groupe palois a semblé marquer une pause ces quelques derniers mois ? En tout cas le voilà, plus affûté que jamais. Boneshaker c'est un bon gros heavy rock plutôt sauvage et plombé. Fans d'AC/DC jusqu'au bout du médiateur (on se souvient d'une précédente démo où ils reprenaient pas moins de 3 titres des australiens), ils n'ont absolument pas renié cette influence ("Broz'n sistas"), ce dont on peut leur savoir gré. Pour autant Boneshaker ne sont pas des clones, loin de là. J'en veux pour preuve un "Villajail" ou un "Loaded guns" dopés au nitro-méthane qui déboulent comme une muscle car sur une autoroute, pied au plancher et compte-tour dans le rouge. Le rock de Boneshaker pisse dru, trousse de la jouvencelle bien au-delà de ce que la plus élémentaire décence préconise, descend sec son bourbon millésimé, défouraille plus vite qu'un pistolet sous amphetamine, et avale sans barguigner ses enchilladas avec supplément de tabasko. On ne rigole pas avec l'électricité du côté de Pau, les 2 Les Paul entrecroisées de la jaquette sont suffisamment explicites.

MICHIKO 66/Fanny TORRES & O.K CHORALE (Split Maxi EP autoproduit)

Un bien étrange objet que ce 25cm. D'un côté notre ami nivernais Michiko 66 avec 2 titres de son psyché-électro-folk si personnel. Un inédit, "No shiny land", et un extrait de son album "Coux" (voir n° 92), "Runnin' so free", dans une version remixée. Ce sont toujours ces mêmes émotions qui vous prennent aux tripes, avec cette guitare comme en équilibre précaire, cette voix fragile, cette sensibilité à fleur de peau, le tout travaillé aux effets électroniques et ici rehaussé de parties de claviers minimalistes juste destinées à surligner le propos sans le dénaturer. Sur l'autre face Fanny Torres & O.K Chorale, nettement plus aventureux. Il s'agit en fait de 3 chansons, reliées entre elles par des bribes de dialogues à bâton rompu, comme une soirée à glandouiller, 3 chansons extraites d'une pièce, probablement en forme de comédie musicale intimiste si l'on en juge par ce que l'on a ici. Une simple guitare acoustique, la voix de Fanny Torres, et l'emballage vocal de O.K Chorale, une mini chorale comme son nom l'indique. Pas vraiment ma tasse de thé, trop éthéré et trop "chanson française" à mon goût. L'objet n'en reste pas moins sympathique, mais il n'y en aura pas pour tout le monde, 300 exemplaires seulement.

Los STRAITJACKETS : That '70s single (SP, Spinout Records - www.spinoutmusic.com)

Los STRAITJACKETS with Sarah BORGES : 2x5 (SP, Q-Dee - qdivisionrecords.com)

J'avoue, je suis du genre à traquer le moindre morceau de vinyl de los Straitjackets, j'adore ce groupe, au point de verser dans la collectionnisme aigue. Alors forcément, quand les bougres se fendent de 2 nouveaux singles d'un coup, je ne résiste pas. D'autant que

ces 2 disques sont aussi des disques "à thème", petit plus qui m'interpelle toujours. Comme son titre l'indique, "That '70s single" permet au groupe de Nashville de ressusciter 2 perles assez obscures des années 70, et de les relifiter à grandes giclées de surf classieux, comme ils savent si bien le faire. En face A, "Surf #49", adaptation surf, donc, de "Funk #49", un titre de James Gang, le groupe de Joe Walsh. Jamais entendu la version originale, mais j'imagine que le surf énergique de los Straitjackets n'a sûrement rien à voir avec le rock west-coast pratiqué par le père Walsh. En face B, los Straitjackets se font nettement plus langoureux, flemmards et traînard, en reprenant le "Rainy night in Georgia" de Tony Joe White, déjà pas le morceau le plus secoué qui soit à l'origine. Los Straitjackets nous la jouent donc lézards nonchalants se dorant au soleil de Malibu, idéal pour une chaude soirée d'été. Pour l'autre single, et comme ils le font parfois vu qu'il n'y a pas de chanteur au sein de los Straitjackets, ils ont donc invité une vocaliste pour les épauler, en l'occurrence Sarah Borges, chanteuse des Broken Singles, groupe country-punk de Boston. Là aussi 2 reprises au programme, dont "Let's spend the night together" des Rolling Stones, ce qui justifie le clin d'oeil de la pochette, parodiant le titre et la photo de l'album "12x5", deuxième album des Stones à paraître aux USA, en octobre 1964, mais qui ne contient donc pas la version originale de "Let's spend the night together", sortie en janvier 1967. En face B, reprise de "Wild romance" du groupe américain Hi-Risers, avec lequel Eddie Angel, guitariste de los Straitjackets, a parfois partouzé, sorte de pop vitaminée bien portée par le chant velouté et caressant de Sarah Borges, dont la sensualité sied également fort bien à la reprise des Stones.

Johan ASHERTON : The house of many doors (CD autoproduit)

Après 2 albums de reprises Johan Asherton nous revient avec ses propres compositions. Un disque qu'on peut considérer comme une suite à "Amber songs", paru en 2004, en ce sens qu'il continue à explorer une certaine vision britannique d'un folk évidemment profondément acoustique. L'album a d'ailleurs été enregistré en partie au Pays de Galles, comme pour mieux marquer cette filiation, sans compter l'utilisation d'instruments tels que le violon, le violoncelle, l'accordéon, la flûte irlandaise ou le bodhran (tambour irlandais) qui finissent de marquer ce disque d'évidentes influences celtes. Le phrasé de Johan est lui-même très anglais dans la forme (oui, bien sûr, il chante dans la langue de Shakespeare), ce qui nous renvoie encore d'autres images, de landes désolées, de côtes découpées, de rocs battus par les vents, d'eau et de terre mêlées. On pense inévitablement à ce folk anglais du tournant 60's/70's, le folk de Pentangle ou de John Renbourn, empreint de légendes et de féerie ("The apparition", "The dark lady"), mais il y a aussi quelque chose du néo-romantisme épique de Shelley, des soeurs Brontë, voire de Bram Stoker dans ces poèmes sombres, ténébreux et frissonnants ("Southern gothic", "The trees", "The house of many doors", "From the strand"). Certes ce disque est automnal, crépusculaire, humide, mais il s'en dégage aussi comme une luminescence de soleil levant dans une brume de volupté. Un disque sucré-salé, à l'image de Johan, et de ses concerts, où la gravité des chansons et de la musique est contrebalancée par le sens de l'humour du bonhomme. A noter qu'on retrouve sur ce disque une bonne partie de l'équipe qui avait enregistré "High lonesomes" il y a 2 ans, et en premier lieu le producteur et multi-instrumentiste (c'est rien de le dire, j'ai compté, 8 ustensiles à son actif sur cet album, plus la table de mixage) Stéphane Dambry. Le bassiste Laurent Pardo (Elliott Murphy) est lui aussi de la partie, tout comme la violoniste Sarah Smith ou la chanteuse Éléonore Chomant. A travailler avec les mêmes personnes on se crée forcément une complicité, des affinités, qui rendent les choses plus faciles, plus naturelles, ce qui se ressent à l'écoute d'un disque émotif, comme ses prédécesseurs.

ZINE IN THE MAIL

Recevez le zine via Internet en fichier PDF. Même présentation que le zine papier, mais avec la couleur en plus. Pour cela, envoyez-nous votre adresse électronique en précisant que vous voulez recevoir le zine par email. C'est gratuit et vous en faites ce que vous voulez : l'imprimer, l'envoyer à vos amis. Chaque numéro, selon le nombre de pages, fait entre 100 KO et 1 MO. Alors, à vos claviers.



HEYOKA : Etat des lieux (CD, Zone Onze Records/Déviance/General Strike/Maloka/La Distroy)

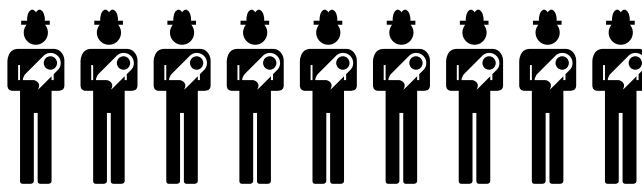
Heyoka, formé à Besançon en 1991, devenu dijonnais en 1993, sort son 1er album en 1996 (après une K7 et un EP), splitte en 1997, se reforme en 2009, et nous propose donc aujourd'hui son deuxième album, "Etat des lieux". Voilà résumée en quelques lignes la carrière d'un groupe pour le moins atypique, s'affichant d'emblée comme anarcho-punk, et se revendiquant toujours, aujourd'hui, de cette mouvance musicale et politique, puisqu'aussi bien, en 20 ans, les choses ne se sont guère arrangées en matière sociétale, on peut même dire que ça a empiré, Chirac et Sarkozy sont passés par là. Non pas que la "gauche" n'ait pas aussi sa part de responsabilité dans la prise de pouvoir de plus en plus prégnante et pesante de la haute finance sur notre quotidien, et pas seulement économique. Du coup, sont toujours aussi en colère les membres d'Heyoka, ça doit être pour ça qu'ils ont décidé de reprendre l'aventure, histoire de ne pas laisser la parole aux mêmes enflures qui nous bourrent le mou de vaines promesses, de phrases creuses, et de leur cynisme nauséabond. Face à l'apathie ambiante, à la désillusion généralisée, à l'abrutissement par le politiquement correct et la pensée unique, Heyoka a donc décidé de rempoigner ses guitares et ses micros et de se faire, une nouvelle fois, porte-parole des combattants de l'ombre, ceux qui croient encore possible un vrai changement des mentalités autant que des attitudes. Y a du boulot, c'est vrai. C'est pas gagné, c'est vrai aussi. Mais en même temps, nous reste-t-il un autre choix, à part, ensuite, stade ultime, celui des armes ? Et là on sait que, en général, le remède est souvent pire que le mal. Suffit de voir ce fameux "printemps arabe" où, à peine débarrassés de leurs dictateurs, les "peuples" s'empresment de se jeter dans les bras des fondamentalistes religieux. Ce qui s'appelle tomber de Charybde en Scylla, certains déchantant déjà, et pour cause. Alors oui, révolté Heyoka, énervé, et salement remonté. Les chansons parlent pour eux : "Sous contrôle" ("Qui contrôle l'état ?"), "L'envers du décor" ("Le spectacle inocule la dépendance"), "Etat des lieux" ("Ce système est une bombe qu'il nous faut désamorcer"), "Carnage" ("La rage... en sursis mais encore vivant"), "Manifeste" ("Je n'garderai pas pour moi les mots de cette violence qui nous est imposée"), "Révoltes" ("Nos rêves sont trop grands pour rentrer dans tes urnes"), "Avant l'orage" ("J'habite un pays bien réel où la guerre des classes a eu lieu"). Tout en manifestant, malgré tout, un brin d'optimisme : "Yes futur" ("Un "Yes futur" qui déchire l'ennui, un "Yes futur" qui traîne dans les esprits"). Et n'oublions pas de mentionner le très bel artwork de ce digipack, un esthétisme post-soviétique détourné de sa fonction première pour mieux prouver que le rouge reste, malgré tout, la couleur de la révolte.

PARANOIA COMPIL' Vol 4 (CD ?)

Une petite compilation comme on les aime, à s'enfourner dans le cornet, ça n'a jamais fait de mal à personne. Surtout quand, comme ici, c'est plutôt punk dans le propos. En 26 titres on fait le tour du propriétaire, tranquillement, en prenant le temps d'aller dans les coins, de faire signe aux voisins, et de s'imprégner de l'atmosphère des lieux. D'autant qu'on n'est pas en terre inconnue, y a là des gens dont la trogne nous revient parfaitement, avec qui on a déjà taillé le bout de gras et éclusé quelques demis. Les premiers à venir à notre rencontre sont des habitués de ce genre de raouït, les énergiques Dead Pop Club, on peut difficilement rêver mieux pour nous accueillir. Ensuite, au hasard des pérégrinations, on sert la pogne à l'Opium Du Peuple, en train de faire un sort à Polnareff ("On ira tous au paradis"), et à Sarkozy aussi, au passage, on n'en attendait pas moins d'eux, on trinque un coup avec Next Exit et leur pop-punk vitaminé, on échange quelques souvenirs avec Dirty Fonzy, et ils ont des choses à raconter les bougres, c'est à peine si on peut en placer une, on salue Stetson, fraîchement rentrés de leur dernière chasse au rattlesnake qui, apparemment, fut bonne, ils arborent tous des santiags flambant neuves, on cause tubes cathodiques avec Loggerheads, qui pourraient largement écrire un essai comparatif en la matière, avec toutes les téléchocs qu'ils explosent dès qu'ils ont le malheur de tomber sur une émission de télé-réalité (et comme il n'y a pratiquement plus que ça dans la lucarne magique), on tente de dérider ces ronchons de Rosemary, mais c'est pas facile, faut dire qu'ils viennent de se larguer entre eux, alors forcément le cœur n'y est pas trop. Et pis y a tous ceux qu'on ne connaît pas encore mais dont on sent qu'on va vite faire copain avec. De toute façon, s'ils sont là, ça ne peut pas être par hasard. Bon, je vous laisse, on vient d'attaquer le pastis et d'allumer le barbecue, autant dire qu'on va passer aux choses sérieuses.

Les BECASSES : Les Bécasses (CD autoproduit - <http://becasses.propagande.org>)

Après un premier album il y a 2 ans, le groupe parisien se fend aujourd'hui de ce qu'ils appellent un EP (7 titres quand même). Esprit punk, fraîcheur pop-punk, énergie garage, je dois admettre que ce disque est plaisant à écouter, grâce en partie à son chant féminin parfaitement calibré pour une musique tout en accords pointus et en riffs sécants. Le groupe en lui-même est mixte, 2 gars, 2 filles, du coup la sensibilité de ce disque s'en ressent, affichant une dualité de bon aloi et de bon goût. Les Bécasses me rappellent les premiers efforts simplement rock'n'roll de Blondie, des Bangles ou des Go Go's, avec ces mélodies entraînantes et cette électricité franche et directe. Un disque et une musique profondément urbains, certes, mais sans les désillusions tenaces des banlieues industrielles abandonnées à leur triste sort. Il y aurait même quelque chose de, osons le mot, joyeux dans la musique des Bécasses, même si les thèmes des chansons ne le sont pas forcément ("Drunk kids", "Liar cheater", "House of the living dead"). Les Bécasses ont de l'avenir devant e(ux)lles, si les vilains chasseurs ne les dézinguent pas avant.



442eme RUE LE LABEL

- RUE 001 = **SALLY MAGE** (Single 2 tracks)
Punk-rock-garage - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 002 = **Joey SKIDMORE** (Single 2 tracks)
Iggy Pop covers - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 003 = **GLOOMY MACHINE** (Single 2 tracks)
Noisabilly - Pink vinyl - 7 Euros pc
- RUE 004 = **Nikki SUDDEN** (Single 2 tracks)
Class rock - Blue vinyl - 7 Euros pc
- RUE 005 = **Johan ASHERTON** (Single 2 tracks)
Lightning pop - White vinyl - 7 Euros pc
- RUE 006 = **HAPPY KOLO/CHARLY'S ANGELS** (Split EP 3 tracks)
Punk-rock vs punk'n'roll - Pink vinyl - 7 Euros pc
- RUE 007 = **LICENSE TO HEAR - A TRIBUTE TO JAMES BOND** (LP 16 tracks)
16 bands covering 007 themes - Picture disc - 18 Euros pc
- RUE 008 = **The DIRTEEZ** (Single 2 tracks)
Cryptic rock'n'roll - Blue vinyl - 7 Euros pc
- RUE 010 = **Joey SKIDMORE** : One for the road...Live at the Outland (CD 12 tracks)
Roots-rock'n'roll on stage - 15 Euros pc
- RUE 011 = **ROYAL NONESUCH** : Maximum EP (EP 4 tracks)
60's-garage - Black vinyl - 7 Euros pc
- RUE 012 = **GLAMARAMA** (CD 24 tracks)
24 rock'n'roll bands with guitars - 15 Euros pc
- RUE 013 = **The FAN FOUR - A TRIBUTE TO THE BEATLES** (EP 4 tracks)
4 bands loving the Fab Four - White vinyl - 9,5 Euros pc
- RUE 015 = **ELECTRIC FRANKENSTEIN vs DOLLHOUSE** (Split EP 3 tracks)
Power punk-rock vs Rock'n'blues - Green vinyl with red speckles - 7 Euros pc
- RUE 016 = **Les MARTEAUX PIKETTES** (EP 4 tracks)
Punk-rock'n'roll-garage 77 - Picture-disc - 7,5 Euros pc
- RUE 017 = **CHEWBACCA ALL STARS** (Single 2 tracks)
Punk'n'soul to let the girls dance - Green vinyl - 7 Euros pc
- RUE 018 = **TRIBUTE TO MOTORHEAD - ONE SONG FOR THE R.A.M.O.N.E.S.** (EP 6 tracks)
6 covers of Motorhead's «R.A.M.O.N.E.S.» Heavy-power-rock'n'roll - Grey vinyl - 7 Euros pc
- RUE 020 = **The FROGGIES** : Leather and lace - An anthology of the Froggies (CD 24 tracks)
Reissue 2 LP's on 1 CD. 80's french power-pop. Johan Asherton's first band - 15 Euros pc

DR. FEELGOOD : All through the city (3CD + DVD, EMI Records)

Il faut bien, parfois, qu'il y ait quelques avantages à signer sur une major. A posteriori, et, surtout, à titre largement posthume, la signature de Dr. Feelgood sur United Artists en 1974 nous permet aujourd'hui de déguster ce superbe coffret, puisque UA appartient désormais à EMI, l'une des 3 dernières majors du marché du disque. Un coffret de 3 CD + 1 DVD centré sur les premières années du groupe, celles durant lesquelles Wilko Johnson tenait la guitare de manière si hallucinée. Originaire de Southend On Sea, l'une de ces nombreuses zones portuaires qui parsèment l'estuaire de la Tamise, Dr. Feelgood, dont les premiers balbutiements remontent à 1972, sera l'un des fers de lance du mouvement pub-rock qui, à partir de 1974, servira de détonateur au futur mouvement punk. Le pub-rock, en gros, prend ses racines dans le british-rhythm'n/blues du début des 60's (Stones, Yardbirds et autres Animals), qu'il accélère très nettement et dont il durcit le ton pour en faire une musique qui sera l'objet, souvent, des premiers émois musicaux des futurs punks. Joe Strummer a dit un jour que la première fois qu'il avait entendu le terme punk c'était à propos du groupe pub-rock Eddie And The Hot Rods. Dr. Feelgood sera donc l'un des premiers à émerger de ce bouillon de culture. Dr. Feelgood c'est l'association de 4 personnalités fortes et essentielles, un chanteur charismatique à la voix rugueuse, Lee Brilleaux, un guitariste épiléptique au regard de tueur, Wilko Johnson, capable de vous envoyer un solo, le plus souvent sans médiateur, tout en arpentant la scène de long en large et en fixant sans sourciller chaque membre du public, un bassiste aux faux airs de dilettante avec sa moustache bonhomme et son apparence grassouillette, John B. Sparks, et un batteur à la frappe aussi précise que puissante, The Big Figure. Cette formation emblématique va enregistrer 4 albums (dont 1 live) entre 1974 et 1977. Ce sont ces 4 albums qui constituent l'ossature de ce coffret, regroupés sur les 2 premiers CD. "Down by the jetty", avec sa pochette montrant nos 4 lascars, cheveux au vent, devant le port de Southend, est enregistré en mono, une gageure au moment où le business musical sort des années hippies, psychédélics et progressives, années où la stéréophonie sera mise à toutes les sauces, et pas toujours les plus appétissantes. Quelques futurs classiques ("She does it right", "Roxette", "Keep it out of sight") et une poignée de reprises, John Lee Hooker ("Boom boom"), Larry Williams ou Les Champs (le medley "Bonie Moronie/Tequila"), et le tour est joué. Tous les originaux sont signés Wilko Johnson, qui se révèle donc être le maître d'oeuvre de l'entreprise. "Malpractice" nous montre le groupe shooté dans la rue, cette fois-ci, mais toujours avec cet air qui semble nous dire : "Venez pas nous marcher sur les pieds, on n'est pas d'humour". Moins d'originaux (le bouseux "Back in the night" avec un Lee Brilleaux appliqué à la slide), toujours signés Johnson, et plus de reprises, Bo Diddley ("I'm a man"), Muddy Waters ("Rolling and tumbling"), Coasters ("Riot in cell block n°9"). Et si le disque est cette fois en stéréo il n'en garde pas moins la même urgence radicale que le précédent. "Stupidity" est un album live, enregistré durant 2 concerts de 1975, l'un à Sheffield, l'autre à Southend, chez eux donc. La scène c'est l'endroit où Dr. Feelgood se sent le mieux, où il est le plus à l'aise, où il peut laisser libre cours à toute son énergie, son exhubérance, sa folie électrique. L'album est évidemment articulé autour de morceaux des 2 précédents, proposant également son lot de reprises "inédites", Chuck Berry ("Talking about you"), Solomon Burke ("Stupidity"), Rufus Thomas ("Walking the dog"), Coasters ("I'm a hog for you baby"), Sonny Boy Williamson ("Checkin' up on my baby"). Dernier opus de cette tétralogie, "Sneakin' suspicion" paraît alors que Wilko Johnson vient de quitter le groupe. Il n'en a pas moins, comme d'habitude, signé tous les originaux. Les reprises sont plus parcimonieuses mais tout aussi explicites quant aux goûts musicaux du gang, blues et rhythm'n/blues quasi exclusivement, mais aussi une touche de rock'n/roll comme le prouve cette cover d'Eddie Fontaine, "Nothin' shakin' (but the leaves on the trees)", pour le reste c'est du Dr John ("Lights out"), Howlin' Wolf ("You'll be mine"), Bo Diddley ("Hey mama, keep your big mouth shut"), ainsi qu'un titre signé de Lew Lewis ("Lucky seven"), qui avait été l'harmoniciste de Eddie And The Hot Rods, l'autre grand groupe pub-rock de cette période. Avec le départ de Wilko Johnson, plus rien ne sera comme avant. John B. Sparks et The Big Figure partiront à leur tour en 1982, laissant Lee Brilleaux seul aux commandes jusqu'à sa mort, le 7 avril 1994, le même jour que Kurt Cobain. Les musiciens, suite aux départs des 3 membres originaux, vont se succéder en un turn-over assez impressionnant, certains plus doués que d'autres. Fort heureusement Lee Brilleaux était encore là pour assurer le spectacle et une certaine cohésion. Ce qui n'est plus le cas aujourd'hui, puisque, en 1996, Phil Mitchell, Kevin Morris et Steve

Walwyn, qui avaient tous trois appartenu plus ou moins longtemps au groupe, décident de reformer Dr. Feelgood. Si tous les 3 sont des musiciens honnêtes, ce n'est hélas pas le cas du chanteur choisi pour remplacer Lee Brilleaux. Robert Kane n'a ni le charisme ni, surtout, la voix pour chanter du Dr. Feelgood. Personnage assez falot, médiocre chanteur, du moins pour ce style de musique, les prestations de ce Dr. Feelgood bancal sont, il faut bien l'avouer, assez pathétiques. L'histoire du groupe s'est bel et bien arrêtée en 1994. Mais revenons à ce coffret, puisqu'un troisième CD vient compléter les 4 albums. Ce CD est gros de 23 titres, pour la plupart inédits, avec des versions alternatives de quelques-uns des premiers morceaux. On y trouve également les titres sortis uniquement en singles, et non repris, à l'époque, sur les albums. Et puisque c'est Wilko Johnson qui est à l'initiative de ce coffret, on y entend 3 titres enregistrés durant l'été 1975 par Wilko avec Mick Green, le légendaire guitariste des Pirates de Johnny Kidd (Dr. Feelgood tient son nom d'un des singles de ce dernier). Le bassiste de cette session est un certain Phil Thumpston, le batteur n'étant autre que The Big Figure. Un CD de choix donc pour compléter ce coffret. Côté DVD on a droit, là aussi, à du document. Ce sont d'abord 2 prestations télévisées, le "Geordie Scene" (7 titres) du 7 février 1975, et le "Old grey whistle test" de la BBC (3 titres) du 14 mars 1975, complétées par un "Back in the night" enregistré le 20 juillet 1975 pour l'émission "45" de la chaîne Granada. Ensuite c'est la vidéo d'un des 2 concerts ayant fourni la matière du live "Stupidity", en l'occurrence celui de Southend On Sea du 8 novembre 1975, qui nous est proposé. Un peu dommage d'ailleurs puisque ce film était déjà disponible en DVD depuis 2005, sous le titre de "Going back home", couplé avec le CD de l'intégralité du concert (le DVD n'en proposant que 30 minutes et 9 titres). Enfin, pour clore ce florilège, on peut voir Dr. Feelgood en concert en Finlande, au Kuusrock Festival du 19 juillet 1975, avec leurs 2 classiques de l'époque, "She does it right" et "Roxette", un court reportage complété par une petite interview du groupe. Pour ce qui est de la présentation générale du coffret, sachez qu'il est à peu près de la dimension d'un livre, et que, en plus des CD et du DVD, il est évidemment doté d'un copieux livret. En quelques pages Wilko Johnson nous livre ses impressions et sa vision du Dr. Feelgood des débuts. On trouve ensuite tous les crédits et détails techniques des albums, du CD d'inédits, et du DVD. En seconde partie de livret on trouve le fac-similé d'une sorte de fanzine contenant 2 mini BD et un très long article, signé Hugo Williams et paru en septembre 1975 dans "The new review", consacrés au groupe. Pour tous les fans du Dr. Feelgood première période, et même si, évidemment, vous possédez déjà les albums, ce coffret s'avère néanmoins essentiel de par sa quasi exhaustivité. Et puis quel délice de se replonger dans cette musique séminale et roborative, un brin crade mais si authentique. A côté des quelques meilleurs groupes punk (Clash, Damned), Dr. Feelgood reste, avec Eddie And The Hot Rods, l'un des groupes les plus jousissifs du milieu des 70's.



La "442ème RUE", le retour de la vengeance du rock'n'roll

La "442ème Rue" à la radio ? Oui, c'est possible ! Avec pas moins de 3 émissions.

"442ème Rue", tous les mardis, de 18h30 à 21h.

"Best of 442ème Rue", tous les mardis de 21h à Minuit.

"ABC Rock" (le rock de A à Z), le 1er mardi de chaque mois de 21h à 23h.

Ca se passe sur le 94.5 de Triage FM, à Migennes (Yonne).

Et sur Internet : <http://www.triaagefm.fr>

Stay tuned.



BUDDY'S BUDDIES (3 CD, El Toro Records - www.eltororecords.com)

Depuis 2007 le label espagnol El Toro Records s'était donné pour mission de mettre sur le marché l'intégralité des enregistrements de Buddy Holly. Après un double CD consacré aux enregistrements de 1956, un triple consacré à ceux de l'année 1957, et un CD pressé à l'occasion du 50ème anniversaire de la tournée "Winter Dance Party" de janvier-février 1959, qui fut fatale à Buddy, ainsi qu'à Ritchie Valens et au Big Bopper, c'est dans tous les livres d'histoire du rock, El Toro avait mis fin à son projet (ils n'ont ainsi pas sorti les enregistrements de 1958) tout simplement parce que Universal, en 2009, avait réalisé un coffret de 6CD se voulant être une intégrale Buddy Holly, El Toro estimant n'avoir pas les moyens de lutter contre la major. Sauf que cette intégrale Universal n'en était pas vraiment une, il manquait notamment une bonne partie des enregistrements que Buddy Holly avait effectué comme musicien de studio ou comme producteur. Parce que, à l'instar d'Eddie Cochran, dont la carrière fut elle aussi fort courte, Buddy Holly ne s'est pas contenté de n'être que l'interprète de ses propres disques. Dès le début il avait une idée assez précise de ce qu'il voulait faire de sa musique. Et, s'intéressant de près aux techniques d'enregistrement, d'abord pour lui-même, il fut très vite sollicité pour mettre ses talents au service d'autres artistes, soit, donc, comme guitariste, soit comme producteur. Une double casquette qui avait l'avantage de lui permettre de progresser, aussi bien en tant que musicien que comme ingénieur du son, tout en lui procurant un complément de revenus non négligeable à une époque où on imagine aisément que les droits d'auteur aussi bien que les royalties ou même les cachets des concerts ne devaient pas forcément représenter des sommes considérables, quand, toutefois, cet argent était même versé. Ce quatrième et dernier volume (un triple CD) consacré par El Toro à Buddy Holly se veut donc complémentaire à la fois des coffrets précédents et de celui d'Universal. Le premier CD est dévolu aux sessions de Buddy pour d'autres artistes. Et, comme pour tout musicien de studio ou producteur qui se respecte, la palette musicale de telles sessions est assez large. Quand on cachetonne il ne faut parfois pas être trop regardant sur ce qu'on fait. C'est comme ça que Buddy se retrouvera à faire de la country fortement teintée de rockabilly avec Jim Robinson, du rock'n'roll avec Ivan (en fait Jerry Allison, le batteur de son groupe les Crickets) ou Waylon Jennings (qui deviendra son bassiste sur la fin de sa carrière, Jennings devenant ensuite une grosse vedette country dans les années 70 et 80), de la country plus traditionnelle avec Fred Crawford ou Charlie Philipps, voire carrément de la variété avec la chanteuse Sherry Davis, Ken James, Jerry Engler, Lou Giordano ou le Norman Petty Trio (le groupe de son producteur attiré pour ses propres disques). Le second CD, celui qui justifie le titre générique de ce coffret, propose les enregistrements d'artistes ou de groupes, en majorité texans, qui ont souvent croisé la route de Buddy Holly, mais ce dernier ne joue sur aucun de ces enregistrements, il s'agit bel et bien de quelques-uns des meilleurs amis de Buddy. A commencer par des gens qui l'ont influencé, comme Sonny West ou Roy Orbison. Il y a également des enregistrements de membres des Crickets (Ivan, le guitariste Niki Sullivan, les Four Teens), de musiciens qui deviendront des Crickets après la mort de Buddy (Earl Henry, Sonny Curtis), et des Crickets eux-mêmes puisque ces derniers, un peu comme les Shadows avec Cliff Richard, sortiront parfois des disques sans leur chanteur, après la mort de celui-ci bien sûr, mais aussi déjà avant. Et, enfin, des morceaux de gens associés plus ou moins étroitement à Buddy, comme Bob Montgomery (en 1954-1955 tous 2 formaient le duo country Buddy & Bob), Ronnie Smith, qui remplacera Buddy sur la tournée "Winter Dance Party" après la mort de ce dernier, Don Webb, qui avait prévu d'enregistrer avec Buddy après la tournée fatale, ou les Fireballs, un groupe du Nouveau-Mexique qui sera utilisé par Norman Petty sur certains morceaux de Buddy à paraître après sa mort, une initiative très controversée on s'en doute. Quant au troisième CD il nous propose quelques documents importants permettant de resituer Buddy Holly dans son contexte musical. On y trouve des morceaux enregistrés pour des shows radio ou télé, des extraits de concerts, dont 2 avec Jerry Lee Lewis, et 4 captés lors de la tournée anglaise de mars 1958, et, pour compléter le tout, quelques interviews, des jingles radio (dont l'un pour promouvoir la "Winter Dance Party"), et enfin 3 extraits de journaux radiophoniques annonçant l'accident d'avion du 3 février 1959. Au final un coffret intelligemment conçu, qui nous permet d'entendre des titres plutôt rares à dénicher, et, surtout, quelques documents essentiels permettant de compléter utilement l'oeuvre de Buddy Holly, l'un de ces pionniers du rock'n'roll sans qui rien n'aurait été pareil.

NEWSLETTERS

Pollution Capitale est une petite newsletter (16 pages A6) qu'on ne trouve qu'en concert sur Paris. D'ailleurs, son but premier est justement d'annoncer les concerts autogérés se déroulant dans la capitale. Ce nouveau numéro, couvrant les mois de juillet et août, est complété par quelques photos prises lors de concerts passés, des news concernant les groupes les plus actifs de cette scène autogérée, une interview de **Trashley** (groupe de dance punk !?), et une autre de **Mar**, bassiste des 2 groupes espagnols **Crosta** (anarchopunk) et **Las Otras** (punk hardcore). C'est sympa, ça tient dans la poche, et ça permet de s'occuper pendant les changements de groupes si vous n'avez pas d'amis. *** Et encore un dans la musette (non Zeric je ne parle pas de la dernière que tu as prise) pour la newsletter **Que vive le rock libre**. Un n° 40 tout chaud, été oblige (quoi que, chaud, c'est peut-être pas très approprié cette année), avec un bon quintal d'annonces diverses, un beau tombereau de punk en tout genre, et une pleine citerne de trucs variés (non, pas "a"), genre "Charlemagne se fit châtrer en l'an 800" (gaspature, on nous aurait menti depuis tout ce temps ?). Réclamez-le (gentiment, le Zeric est parfois susceptible, sauf si on lui paie une mousse) sur <http://trauma-social.propagande.org> ***

POISON IDEA : Darby Crash rides again (CD, Southern Lord)

Histoire de fêter dignement le 30ème anniversaire du groupe, Poison Idea (enfin surtout Jerry A, le chanteur, vu qu'il n'y a plus que lui du line-up original, l'occasion de saluer la mémoire de Pig Champion, décédé en 2006), Poison Idea donc a décidé de se replonger dans sa prime enfance avec quelques-uns de ses premiers vagissements, puisque ce disque regroupe certaines de ses premières séances d'enregistrement, entre 1981 et 1984. Jerry A a formé Poison Idea à Portland, Oregon, en 1980 alors qu'il n'avait que 16 ans. Une première formation qui ne résistera pas aux changements de personnalité qui affectent tout adolescent normalement constitué, et qui amèneront le chanteur, en 1981, à virer tous les autres et à s'acoquiner avec les musiciens d'un autre groupe du coin, Imperialist Pigs, pour former la deuxième version de Poison Idea. Le guitariste des Imperialist Pigs était un certain Tom Roberts, qui se faisait appeler Tom Pig en référence à son groupe, et qui deviendra donc Pig Champion. Ce sera le seul membre des Imperialist Pigs à rester avec Jerry A en tant que Poison Idea, puisque la section rythmique finira par être remplacée au fil du temps. Les 6 premiers titres de cette compilation ont donc été enregistrés en 1981, avec les Imperialist Pigs. C'est évidemment du punk hardcore ultra rapide et ultra violent, la couleur musicale dominante de l'époque. D'ailleurs, l'ensemble des 29 titres de ce disque tient en à peine 50 minutes, faites le compte. Les 10 titres suivants datent de 1982, toujours enregistrés pour les besoins d'une démo de l'époque. On note l'arrivée dans Poison Idea du batteur Dean Johnson qui restera plusieurs années dans le groupe. Cette démo s'intitulait "Darby Crash rides again" (devenu l'intitulé de cette compilation), en hommage au chanteur des Germs décédé fin 1980 d'une overdose. Cette démo était déjà parue en EP en 1989. Viennent ensuite 11 titres enregistrés en 1983 dans les studios de la radio KBOO de Portland. Il s'agissait d'un concert de soutien, donné dans les locaux de la radio, devant permettre de récupérer un peu d'argent pour renflouer les caisses de la station. Cette session marquait l'arrivée du bassiste Chris Tense, pour ce qui restera comme la première vraie formation à peu près stable de Poison Idea. Parmi les titres joués lors de ce concert on notera l'une des premières versions de leur reprise de "Motörhead". Enfin, les 2 derniers titres de cette compilation datent de 1984. Ils furent enregistrés durant les sessions du EP "Record collectors are pretentious assholes", mais ne seront pas intégrés dans le track-listing original, ni même dans sa réédition de 2000, pourtant augmentée de 4 morceaux. Ils furent en revanche inclus dans une compilation de 1994 intitulée "The early years". L'un de ces 2 titres est une nouvelle version, studio cette fois, de la reprise de "Motörhead" (on en trouvera une troisième sur l'album "Pajama party" en 1992), tandis que l'autre titre, "Town Hall", est un clin d'oeil aux Sex Pistols avec son intro pompée sur celle d'"Anarchy in the UK". On notera le gros travail de mastering qui permet d'écouter ces démos dans des conditions acceptables compte tenu de leur âge et, j'imagine, de leurs conditions de conservation.

ABONNEZ VOUS !

Le fanzine est gratuit, mais vous pouvez vous abonner en participant aux frais d'envoi.

Le principe est simple, vous envoyez la somme que vous voulez (en chèque ou en espèces bien planquées), et vous recevez la "442ème RUE" jusqu'à épuisement de votre crédit en frais postaux.

The HOP LA ! : Le coup du lapin (CD, Kicking Records - www.kickingrecords.com)

C'est marrant comme l'histoire se répète ! Je me souviens que, à l'époque, je me surprénais à guetter chaque nouvel album des Shériff, genre "ben qu'est-ce qu'il font, ça fait déjà 3 mois que le précédent est sorti et le prochain n'est toujours pas annoncé". Eh bien vous allez rire, mais j'ai l'impression que ça commence à me faire la même chose avec the Hop La ! C'est grave vous croyez ? Parce que, bon, c'est pas pour dire, mais j'ai quand même largement dépassé l'âge de jouer la groupie de base en m'excitant comme une puce à la moindre apparition des lascars. Mais n'empêche, à chaque fois que je reçois un nouveau the Hop La ! je me sens tout guilleret, requinqué pour le restant de la semaine, à me passer le bouzin (presque) en boucle. Ouais, presque, parce que faut quand même pas déconner, y a aussi d'autres trucs bien qui tombent dans ma boîte aux lettres. Mais quand même, j'ai la nette impression de leur réserver comme un traitement de faveur à the Hop La ! Ca doit être ce méchant rock'n'roll tout plein de riffs burinés, tout frétilant de mélodies accortes, tout blindé de bonnes rythmiques bien burnées. L'efficacité the Hop La ! quoi, le boulot bien foutu, torché avec aisance mais sans faire l'impasse sur les finitions, besogné à l'ancienne, avec un savoir-faire et un coup de patte d'une sûreté patinée à l'aune de l'ouvrage cent fois remis sur le métier (La Fontaine's not dead). Manu Larnaud a le chic pour vous emballer de ces petits brûlots punk'n'roll taillés dans le vif, bardés et ficelés en un tournemain, que vous n'avez plus qu'à passer au four (thermostat 220) et à savourer sans manière. Et comme pour le précédent, "Sans danger", y a l'ancien marshall Olivier Téna qui s'est fendu d'une bonne partie des textes (9 sur 12), incisifs, percutants, avec cette pointe d'humour cynique qui nous fait regarder le monde un poil différemment.

JIMI WAS GAIN : Weapon of woman destruction (LP, Hovercraft Records)

Après un EP introductif voilà une paire d'années chez Nova Express (voir n° 87), le duo guitare-batterie Jimi Was Gain passe donc à l'échelon supérieur avec ce premier album. Un bien beau vinyl à la pochette kitch à souhait, pour amateurs de jolies donzelles court vêtues et amatrices de jeunes hommes bodybuildés (ou l'inverse, y a pas de raison). Un album où le blues vous déteint sur les doigts, vous embourbe dans ses riffs fangeux, vous étirent de ses accords sauvages, vous écorche l'âme et le coeur tel un vampire cynique, telle une succube vicieuse. Un disque où le rock'n'roll se fait torride, s'envoie en l'air sans pudeur, vous cueille direct au plexus, s'acharne à vous découenner les osselets. Jimi Was Gain n'ont aucune pitié, ils se moquent pas mal que vous puissiez faire une overdose de slide, un delirium de saturation, un cancer de rythmique tribale, un acouphène de voix râpeuse et décharnée, une allergie de 12 mesures graveleuses, ils vivent juste leur vie, ils déroulent juste leur tapisserie sonore, ils sont juste sur leur propre route, celle qui traverse les grands espaces désertiques, les marécages profonds et moites, les plaines mornes et infinies, les forêts spectrales et cauchemardesques. Il leur arrive cependant de prendre à bord un auto-stoppeur inconscient. C'est comme ça que, depuis qu'il est venu jouer quelques parties de guitare et de ukulélé sur cet album, on est sans nouvelles de ce pauvre Tony Truant (Dogs, Wampas). Et, franchement, je préfère ne rien savoir du sort que ces deux là ont bien pu lui réserver... on peut cependant noter qu'ils ne semblent guère mourir de faim. Enfin, je dis ça, je ne dis rien... mais bon, à grenouiller avec la musique du diable, ils ont bien dû signer un pacte quelconque, tout le monde l'a fait, alors...

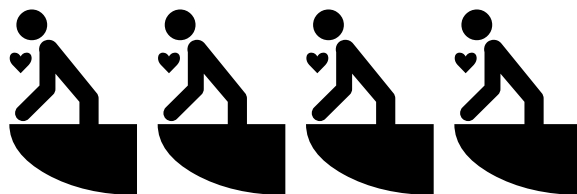
Joey RAMONE : ...Ya know ? (CD, BMG)

Avec la sortie, en 2002, de l'album "Don't worry about me", on pensait qu'il s'agissait là du testament musical de Joey Ramone, mort l'année précédente. L'enregistrement de "Don't worry about me" s'était terminé quelques jours seulement avant son décès, et se présentait donc comme un vrai album, conçu comme tel, juste que Joey n'avait pas eu le temps de le voir sortir. Et, cette année, 11 ans après sa mort, 10 ans après "Don't worry about me", nous voilà avec un nouvel album de Joey Ramone. Tiens donc... Quid de ce nouveau disque ? En fait c'est simple, Joey, lors de la préparation de "Don't worry about me", avait enregistré pas mal de démos, qui étaient restées la propriété de Daniel Rey (producteur de plusieurs albums des Ramones, et de celui de Joey). La Fondation Joey Ramone a fini par racheter les droits de ces démos, et, sous la houlette de Ed Stasium (lui aussi producteur de quelques disques des Ramones) et Mickey Leigh (le frère de Joey), a décidé d'en faire un album. Mais pour cela il a donc fallu enregistrer, plus de 10 ans après, toutes les parties instrumentales, en ne conservant que le

chant de Joey à partir des démos. Je suis toujours dubitatif quant à ce genre de pratique. Non pas que le résultat soit mauvais, c'est juste que, malgré la meilleure volonté du monde, on ne saura jamais si c'est vraiment ce que Joey voulait faire avec ces chansons, ni même s'il avait jamais envisagé de les sortir un jour. Après tout, à l'époque, il ne les avait pas enregistrées officiellement pour son album. Ce genre d'initiative restera toujours soumise à débat, et on n'aura jamais de réponse satisfaisante. Après, stricto sensu, cet album n'est pas mauvais, loin de là. Il faut dire aussi que Stasium et Leigh, déjà pas les moins légitimes dans l'affaire, se sont entourés d'une pléiade de musiciens tous plus compétents les uns que les autres, Richie Ramone (l'un des batteurs des Ramones), Andy Shernoff et Handsome Dick Manitoba (des Dictators, amis de longue date de Joey), Miami Steve Van Zandt (du E Street Band de Bruce Springsteen, toujours très au fait de la scène musicale new-yorkaise, comme en témoignent ses émissions de radio), Holly Beth Vincent (chanteuse de Holly and the Italians avec qui Joey avait sorti un single en duo, une reprise du "I got you babe" de Sonny & Cher, anecdotique certes, mais quand même pas la première venue donc, et qui se retrouve ici à chanter le duo posthume "Party line"), Genya Ravan (chanteuse, Goldie & the Gingebreads entre autres, devenue productrice pour les Dead Boys ou Ronnie Spector), Lenny Kaye (Patti Smith Group, et concepteur de la compil "Nuggets"), Steve Jordan (X-Pensive Winos de Keith Richards), Joan Jett (qu'on ne présente plus) et Kenny Laguna (producteur et manager de cette dernière), Jean Beauvoir (Plasmatics, qui produisit aussi un album des Ramones). Mais, du coup, avec ce véritable bottin mondain du rock new-yorkais, on a l'impression qu'on en a trop fait, comme s'il fallait à tout prix mettre tous les atouts de son côté pour éviter les critiques... Qui ne manqueront pas de toute façon. Le plus simple reste encore de prendre cet album pour ce qu'il est, un disque de Joey Ramone, avec de bons morceaux, bien foutu, agréable à écouter, qui permet de retrouver l'un des chanteurs les plus charismatiques de sa génération. Le reste, et surtout les éventuelles arrière-pensées des producteurs, autant les laisser se débattre avec.

MARY' KIDS : Say no ! (LP, No Balls Records/Ghost Highway Recordings)

"I say no !" hurle d'entrée de jeu notre petite Mary. Autant dire que c'est pas le moment de venir la titiller sans raison valable. Elle n'est pas d'humeur, et elle le fait savoir. On ne peut pas lui en vouloir. Les filles, dans le rock, c'est toujours pas si facile à faire admettre. Et elle sait de quoi elle parle Mary. Elle qui fit partie du groupe suédois Mensen il y a quelques années de cela, elle a dû en subir des quolibets et des brimades. Le rock'n'roll, malgré ses apparences "rebelles", reste parfois d'un conformisme confondant. Combien de fois n'a-t-on pas entendu, encore aujourd'hui, ces "roqueurs" beaufs crier un "A poil" bien machiste dès qu'une fille paraît sur scène ? Je sais, c'est affligeant, mais, hélas, toujours d'actualité. Bon, Mensen n'est plus depuis quelques temps, mais Mary Martinsen, pas rangée des voitures, a donc repris la guitare avec ce nouveau groupe, Mary's Kids. Elle est aujourd'hui la seule fille du quatuor, ce qui ne change rien à l'affaire. Elle est toujours bien énervée, elle a toujours les crocs, elle éructe toujours sa rage et sa colère. Songez, il y a 14 titres sur cet album, et on en a pour à peine 28 minutes. C'est toujours pas avec Mary's Kids qu'on va vous faire dans la berceuse ni dans la pop-song éthérée. Non. Mary's Kids c'est du punk intraitable, du rock'n'roll saignant, de l'énergie, de la puissance et de la baston. Il y a un petit côté Gee Strings dans ce groupe, un côté riot girrl aussi, forcément. A noter que Nicke Andersson (Hellcopters, Imperial State Electric) s'est tenu derrière la table de mixage pour 2 titres, et derrière sa palette graphique pour signer le design de la pochette. A noter aussi que ce disque est disponible en plusieurs couleurs de vinyl (orange, jaune, rose). Non, les enfants de Marie ne sont plus ce qu'ils étaient, et entre nous, je les préfère nettement comme ça. Enragés et mal embouchés.



MASTERVOICE : Instrument - Transition (CD, Kicking Records/Some Produkt/Smalltones Records)

2 albums en 2 ans, pas le genre à se reposer sur ses lauriers le duo Mastervoice. Ni, d'ailleurs, à attendre d'avoir pondu 53 morceaux pour sortir un quadruple album, dont au moins 3 de remplissage. Non. Ce deuxième album, s'il ne propose que 6 titres en à peine une demi-heure, c'est bien pour garder cette spontanéité, cette urgence et cette énergie qu'il y a, pour eux, à délivrer leur message musical, sans calcul ni arrière-pensée. Mastervoice c'est un duo basse-batterie, comme le sud-ouest nous en a déjà fourni quelques-uns depuis une vingtaine d'années. Ils sont jeunes (même si Mastervoice vient de fêter ses 6 ans, quand même), pleins d'allant, ils ont le culot de leurs artères, et se moquent comme de leurs premiers cubes des modes et d'un quelconque exhibitionnisme médiatique. Au contraire, c'est sur scène qu'ils ont grandi, qu'ils ont façonné cette noise marbrée d'emo, ce qui les autorise aujourd'hui à s'offrir un deuxième album plutôt abouti. Enregistré au Black Box Studio sous les doigts experts de Peter Deimel, masterisé au Chicago Master Service sous les yeux attendris de Bob Weston, ce disque est parcouru d'ambiances parfois échaudées, parfois languides, il génère des émotions souvent contradictoires mais toujours intenses, il trimballe un vécu qu'on n'attendrait pas chez des musiciens au passé somme toute encore vert, bref, il y a là-dedans autant de bruit que de contemplation, autant d'humeur que d'apaisement, autant de générosité que de sérénité.

INTERNET

Le label **Dirty Punk** continue sa politique de réédition, en vinyl, des albums des **Cadavres**. Après "Le bonheur c'est simple comme un coup de fil..." (en vinyl bleu), c'est au tour de "L'art de mourir" de se voir repressé (en vinyl rose, si si, trop fort). Une bonne occasion de se replonger dans la discographie du groupe, qui vient d'ailleurs, apparemment, de splitter une nouvelle fois : www.dirtypunk.fr @ @ @ Encore une pleine brouette de sorties pour le label rennais **Beast Records**, on ne peut plus les arrêter ceux-là. Au programme, entre autres, le one man band français **Slim Wild Boar** ou encore le chanteur folk-country australien **Dan Brodie**. Bon sang, ça fleure bon le rustique : <http://www.beast-records.com> @ @ @

<http://hem2.passagen.se/fm4/frank1.htm>

Je dois avouer que ça m'a fait chier d'apprendre, récemment, que **Frank Miller**, apparemment, était un sale réac typiquement américain. Du genre à avoir soutenu cette ordure de **Bush**, du genre, comme **Charlton Heston**, à revendiquer ouvertement la liberté d'être armé en toute circonstance. Putain ! Moi qui ait adoré son boulot sur **Batman**, **Spiderman** ou **Daredevil**, sans compter ses autres bouquins, "Ronin", "300" et, bien sûr, surtout, "Sin City". Ca m'a fait le même effet que d'apprendre que **Johnny Ramone** était, lui aussi, un bel empaffé dans la vie de tous les jours. Mais voilà, c'était aussi le guitariste des **Ramones**, alors quoi ? Mais

voilà, Frank Miller est un putain de dessinateur, alors quoi ? Tout ça pour dire que ce site lui est donc dédié. Ceci étant vous en aurez vite fait le tour. Une bio succincte, une petite page de liens, quelques pages consacrées à "Sin City", et basta. Si, comme moi, malgré tout, vous êtes fan du travail du bonhomme, à défaut du personnage donc, vous n'apprendrez rien puisqu'il y a gros à parier que vous avez déjà tous ses bouquins. En revanche, si vous n'avez jamais abordé son oeuvre et que vous vous demandiez à quoi ça peut bien ressembler, les quelques scans extraits de ses BD devraient vous apporter un début de réponse. Après, à vous de juger sur une plus grande échelle, et notamment sur la longueur d'un vrai livre.

www.livenirvana.com

Je reste parfois sans voix devant le boulot que sont capables



d'abattre les vrais fans dès lors qu'il s'agit de rendre hommage à leurs idoles. Comme ceux qui font vivre ce site consacré à **Nirvana**. En gros leur objectif est simple (enfin, façon de parler), ils veulent tout bêtement compiler tout ce qui a trait au groupe de **Kurt Cobain**, rien que ça. Vous trouverez donc ici un nombre incalculable de pages. L'avantage c'est que le site est intelligemment saucissonné, du coup les pages s'ouvrent rapidement et vous pouvez passer de l'une à l'autre sans attendre des plombes que votre navigateur aille chercher le moindre micro-organisme lui en autorisant l'accès. Et heureusement, parce que sinon vous n'auriez pas trop de vos vacances pour tout visiter. Déjà, là, si vous voulez tout faire, il y a gros à parier que votre vie sociale en prenne un sérieux coup pendant quelques jours. Mais bon, quand on aime... Alors, que trouvons-nous donc ici ? Ben à peu près tout ce que vous souhaitez. Vous voulez la liste de tous les concerts du groupe, avec les titres joués pour chacun d'eux ? Vous les avez. Vous voulez la liste de toutes leurs séances d'enregistrement ou de répétition (oui, même ça ça y est) ? Vous les avez. Vous voulez leur discographie, officielle aussi bien que pirate ? Vous l'avez (c'est aussi valable pour les DVD ou les bouquins). Vous voulez la liste de toutes les chansons que le groupe a pu interpréter au cours de sa carrière, ne fut-ce qu'une fois, pour rigoler, à ses tous débuts, en faisant la balance dans un rade paumé de Seattle ? Vous l'avez, avec, en prime, pour les reprises, le nom du groupe qui l'a créé (ben oui, sinon à quoi ça sert ?). Vous voulez lire une interview donnée par Cobain et **Krist Novoselic** dans un fanzine de Seattle en 1988 ? Vous l'avez. Vous voulez une photo pour tapisser le mur de votre chambre ou pour vous faire un fond d'écran ? Vous l'avez (les premières datent de 1987). Vous voulez connaître le nom de la seconde femme de **Dave Grohl** ? Vous pouvez, grâce à un index de toutes les personnes qui peuvent avoir un rapport, même lointain, avec le groupe (que ce soit le responsable de la publicité chez **Sub Pop**, le grand-oncle de Kurt, ou les anciens petits amis de **Courtney Love**, je suis même sûr qu'en cherchant un peu on devrait bien retrouver le nom du barman ayant servi sa première bière au père Cobain). Vous voulez un agenda précis, au jour le jour, des activités du groupe aussi bien que de ses membres ? Vous l'avez, depuis le 16 mai 1965, date de naissance de Novoselic, le plus vieux de tout ce petit monde (bon, y a quand même pas la date du dépuçelage de Kurt, mais rien ne dit qu'elle n'y apparaîtra pas un jour). Un vrai boulot de titan, un travail de fou, mais une somme d'information incommensurable pour tout savoir sur Nirvana. Il n'y a vraiment que des fans pour faire ça. Et le pire c'est que la même équipe en a fait autant avec une palanquée d'autres groupes, d'**Alice In Chains** à **Neil Young**, en passant par les **Damned**, **Faith No More**, **L7** ou les **Who**, vous trouverez les liens sur le site.



<http://www.babes4free.com>

Bon, avec un titre pareil, pas d'équivoque, ce sont bien des **babes** que vous allez trouver ici, des **pin-ups** et des **porn stars** sous couvert (hum) d'anonymat... quoi que, l'anonymat, quand on ne porte plus rien sur soi, ça demande un gros effort d'imagination, ça tombe bien puisque de l'imagination vous n'en aurez pas besoin à parcourir les pages de ce site. Site gratuit, c'est pour ça que j'en parle, et, qui plus est pour ce genre de sujet, même pas pollué (re-hum) par des centaines de bandeaux ou de fenêtres qui s'ouvrent (re-re-hum)

dans tous les coins (de toute façon, j'ai mon bloqueur de pop-up activé en permanence, alors...). Tout ça pour dire que, si vous voulez charger votre disque dur, vous allez pouvoir vous amuser. Les photos pleuvent par milliers, vous n'aurez que l'embaras du choix. Ah oui, la jeune fille qui illustre cet article a pour pseudonyme (ça ne peut pas être son vrai nom) **Presley**, c'est pour ça que je l'ai invitée dans ces pages, forcément... En revanche je n'ai pas son numéro de portable... et si je l'avais vous ne croyez tout de même pas que je vous le filerais...



www.unicaen.fr/rome

Quand je suis tombé là-dessus je me suis demandé ce que pouvait bien faire une page consacrée à **Rome** sur le site de l'**Université de Caen**. Outre le fait que, depuis la défaite de **Vercingétorix** à **Alésia**, nous sommes tous aujourd'hui nettement plus romains que gaulois, je ne voyais pas bien le rapport. En fait, c'est simple, et c'est expliqué sur la page d'accueil (bah oui, j'aurais quand même pas trouvé ça tout seul). Au début du 20ème siècle un architecte normand, **Paul Bigot**, Grand Prix de Rome et professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, se met en tête de réaliser une maquette de Rome à l'époque de l'empereur **Constantin**, soit au début du 4ème siècle après Jean-Claude. La maquette, de taille respectable (11 mètres sur 6, soit 70 m²), représente donc, à l'échelle 1/400, les 3/5 de Rome à cette époque (j'imagine qu'il a dû négliger les terrains vagues, les camps de Roms et les zones industrielles aux alentours). Paul Bigot a consacré la majeure partie de sa vie à construire cette maquette, qu'il a léguée à l'Université de Caen (nous y voilà), et qui a même fini par être classée monument historique. Bon, mais une fois qu'elle s'est retrouvée à l'Université, outre son intérêt historique et scientifique non négligeable ? Eh bien elle est aujourd'hui au coeur d'un projet de reconstitution virtuelle. En gros la réflexion est la suivante. La maquette, en tant qu'objet, n'évolue plus. Elle est ainsi le fruit des connaissances de l'époque (c'est-à-dire les années 30 pour les dernières mises à jour) concernant Rome au début du 4ème siècle. Sauf que, évidemment, les connaissances évoluant en permanence, grâce aux fouilles, aux études, etc... cette maquette, pour très belle qu'elle soit, comporte des erreurs, mises en évidence ces dernières années. D'où le projet de reconstitution virtuelle. En numérisant la maquette, dans son ensemble, mais aussi morceau par morceau, voire monument par

monument, l'Université de Caen va donc créer une maquette virtuelle en 3D qu'il sera dès lors possible de mettre à jour en fonction de l'évolution des connaissances sur le sujet. Ce site nous raconte donc à la fois la genèse de la maquette, et ce projet de reconstitution virtuelle. Cerise sur le gâteau, on peut aujourd'hui, via un logiciel à télécharger, visiter de manière interactive cette maquette virtuelle en déplaçant un petit personnage dans ce dédale numérique. Avec, à la clé, des renseignements historiques ou géographiques, mais aussi techniques, expliquant comment et sur quelles bases l'Université a travaillé pour élaborer tel ou tel élément. Et si vous ne souhaitez pas faire cette visite interactive, il y a malgré tout plusieurs pages vous présentant quelques bâtiments et monuments précis, avec images fixes ou vidéos, de la maquette comme de sa reconstitution, un historique, et même, parfois, une photo de l'endroit, dans la Rome d'aujourd'hui. Franchement très bien fait, et très instructif.



The RUSTY BELLS : Rebirth (CD, Dead Bees Records)

Se revendiquant d'un axe qui irait de Memphis à Detroit les Rusty Bells marquent d'emblée leur territoire, celui d'un rock'n'roll au plus près de l'os, charpenté et solidement ancré dans le terroir. Mais, lorgnant aussi du côté de San Francisco, les Rusty Bells se veulent un chouia psychédélics dans leurs voyages lysergiques. Ce qui nous donne un cocktail de rock'n'roll sémillant, largement arrosé de fuzz, et augmenté d'une bonne dose d'orgue volubile. Comme si les Seeds avaient décidé de fricoter avec Big Star, la folie des premiers alliée à la classe naturelle des seconds ("Nothing is right" ou "The overlord"). Certes ça nous fait un héritage assez lourd à porter et à assumer, mais les Rusty Bells ne s'en sortent pas si mal. Plutôt que de tout baser sur l'énergie brute et rustaude, ou sur les errances mal maîtrisées, les Rusty Bells parviennent à concilier le tout avec conviction et clairvoyance. Je ne sais pas s'il s'agit là d'un premier album, ou bien si les lascars ont déjà un solide bagage musical à faire valoir, ils n'ont en tout cas pas à rougir d'un disque qui nous agréé fort.



The CYNICS : Spinning Wheel Motel (LP, Get Hip Recordings - www.gethip.com)

Ces mecs-là ont dû trouver la fontaine de jouvence, c'est pas possible autrement. Songez que les Cynics vont bientôt fêter leur 30ème anniversaire (déjà qu'on n'a pas vu le temps passer), et que les bougres sont encore frais et gaillards comme à l'époque de leurs premiers albums. Y a un truc je vous dis. Toujours emmenés par le chanteur Michael Kastelic et le guitariste Gregg Kostelich (par ailleurs patron de Get Hip, label aussi dynamique que le groupe est jouissif), les Cynics viennent de nous pondre un album magistral, un de plus, je préfère ne pas les compter, je vais me faire du mal. Quand on songe à tous les apprentis poppeurs qui ne sont même pas capables de produire un seul album honnête, et que ces types, au bout de 3 décennies, ne parviennent toujours pas à écrire un seul morceau faiblard, on se dit que la sélection naturelle avait quand même du bon, permettant de ne garder que le meilleur de l'humanité. Aujourd'hui le moindre mongolien, pour peu qu'il sache aligner faute de syntaxe sur faute de goût, connaît son quart d'heure de gloire, tandis que les Cynics en sont encore à écumer les bars, les clubs ou les festivals garage sans que ça n'émeuve les moins du monde le "milieu" rock (en même temps est-ce que ça en vaudrait bien la peine ?). Oui, il y a définitivement quelque chose de pourri au royaume du binaire, mais ce n'est pas nouveau. Ceci étant je m'en fous un peu, tant que j'ai des albums de cette trempe à poser sur ma platine. Or donc, les Cynics furent, en leur temps, parmi les chefs de file du garage-punk américain, chantres de la guitare explosive et du rythme turgescence. Avec le temps, ils ont insensiblement remonté le courant, pour nous proposer aujourd'hui un garage plus psychédélique, mais non moins signifiant. On voit même un Kastelic arborer à nouveau sa longue tignasse bouclée, comme au début, alors que, au tournant des années 2000, il se présentait avec un coupe nettement plus courte et presque propre sur elle. Vous me direz la perruque ne fait pas le musicien, c'est vrai, mais quand même, ça m'a fait un choc quand je les ai vus sur scène récemment lors de leur dernière tournée européenne. On était revenus 10 bonnes années en arrière, quand les Cynics avaient ce côté sauvage et sulfureux, qu'ils ont toujours en live aujourd'hui, même si leurs disques paraissent un poil plus posés. Mais faut pas trop se fier aux apparences. Parce que si un "Spinning Wheel Motel" se promène du côté des ballades mid-tempos à la Seeds (où à la R.E.M., oui madame), si un "Zombie walk" traîne la patte du côté de la fuzz la plus angoissante et la plus menaçante, un "I need more" reste salement garage, un "All good women" est toujours aussi tendu, un "Rock club" nous torngole sans hésitation. Ouai, les Cynics vieillissent bien, avec classe et assurance. Sans compter que ce nouvel album est produit par Jim Diamond (les Dirtbombs ça vous dit quelque chose ?), et que l'objet est superbe avec sa pochette ouvrante, ses photos grand format, et, surtout, sa roue de la fortune à faire tourner sur le recto de la cover (façon 3ème album de Led Zeppelin pour ceux à qui ça parlerait, un truc qui a dû leur coûter la peau des fesses mais qui ne peut que nous conforter dans notre amour du vinyl, d'autant que le vinyl en question est également dispo en 2 pressages, l'un orange, l'autre noir et rouge). Le fan des Cynics est gâté, il ne peut donc qu'être reconnaissant à son groupe préféré de lui porter autant d'attention.

CAFETERIA DANCE FEVER : Danceology (CD, Hovercraft Records)

Damned ! Avec le recul je m'en veux d'avoir raté ce groupe de Portland, Oregon, lors de leur récente tournée européenne au printemps dernier. Mais voilà, primo je n'avais jamais entendu parler de ce groupe jusqu'à aujourd'hui, secundo, je n'étais même pas au courant de la tournée. Ca faisait quand même 2 sacrés obstacles à une éventuelle rencontre entre le quatuor et moi. Tant pis, espérons que ce ne soit que partie remise. Parce que les argousins ont des arguments à faire valoir en leur faveur. Premièrement leur musique, un croisement de surf, de garage, de pop, de punk, le tout en low-fidelity, et, qui plus est, avec de solides furoncles de noise complètement barrée et brindzingue. Le genre de truc qui ne peut que piquer votre curiosité. Du moins, la vôtre je ne sais pas, mais la mienne à coup sûr. Cafeteria Dance Fever c'est une expérience sonore et sonique assez unique. Ca me rappelle parfois God Is My Copilot, en un poil moins charabé quand même. Il y a ici suffisamment de mélodie pour que ça vous coule tranquille le long de la colonne vertébrale et vous file des frissons de plaisir dignes d'une séance de body-body en pleine canicule. Deuxièmement leur attitude, un

mélange de puissance, façon boxeur poids lourd s'agaçant sur son punching ball, et d'impatience fébrile, façon puceau qui sait qu'il va bientôt devenir un homme. C'est bien simple, s'il y a 24 morceaux sur ce disque, le tout est aligné en 30 minutes chrono, on ne va pas s'embêter avec les détails. Troisièmement l'objet en lui-même, une compilation de titres parus depuis 2005, extraits d'une poignée de EP et d'un album, complétée de 2 inédits récents (du coup je me demande si ce ne serait carrément pas une intégrale). Un objet qui, en outre, s'orne d'une belle jaquette photo en relief, vous savez ces images 3D à l'ancienne qu'il faut regarder sous différents angles pour avoir plusieurs vues (genre l'original de "Their satanic majesties request" des Stones, Deadbolt aussi nous avait pondu une jaquette dans le même style), un truc qui dénote, de la part du groupe et du label, un profond respect de leurs fans.

Chris WILSON : Slow death live (CD, A.P.C. - www.apc.fr)

Chris Wilson est aujourd'hui arrivé à un âge (60 ans) où il peut se permettre de réellement faire ce qu'il veut, où il peut vraiment se faire plaisir. Non pas, d'ailleurs, qu'on lui ait jamais imposé de diktats commerciaux, de toute façon, avec les groupes au sein desquels il a glissé sa guitare, Loose Gravel, Flamin' Groovies, Barracudas, Fortunate Sons, aussi bien que dans ses exercices solitaires, j'aurais mal vu un quelconque directeur "artistique" tenter de convaincre tout ce petit monde que hors la variété poppissante il n'y eut point de salut. J'imagine les noms d'oiseau fuser, les pieds de micros voler, voire même les guitares tourner. Non, Chris Wilson, dans le genre forte tête, n'est plus un pied-tendre. Ce qui ne l'a d'ailleurs pas empêché de connaître, parfois, quelque succès loin d'être volé. Sa carrière, Chris Wilson ne l'a pas bâtie sur du sable mouvant, il ne l'a pas menée par effraction, il l'a construite à la force de ses convictions, au poids de ses riffs, au choc de ses envies. Alors quoi de plus naturel, finalement, que de le voir aujourd'hui se fendre d'un album comme "Slow death live", un disque enregistré live en studio, sans filet, en une seule journée, genre ça passe ou ça casse, et avec le bonhomme ça passe toujours, pas d'inquiétude. D'autant que, pour mener à bien cette salutaire entreprise musicale, le père Wilson n'a pas choisi des manches pour l'accompagner... Ou plutôt si, une belle brochette de manches, des manches lustrés par des années de pratique, des manches affûtés à l'aune d'une vie passée à caresser du riff rock'n'roll, à polir de l'accord power-pop, à bichonner de la mélodie certifiée. Les manches en question sont ceux du groupe français Super Wagner, emmenés par Grégoire Garrigues, guitariste racé au CV tellement impressionnant que les esprits chafouins pourraient le croire inventé de toutes pièces, et pourtant, ce type a réellement joué derrière Vince Taylor, Kim Fowley ou Tav Falco (il fait aujourd'hui partie de la dernière mouture en date des Panther Burns), sans parler des ses propres groupes (Dragueurs, Grégoire 4). Suffit de mater la photo à l'intérieur de ce digipack, avec son alignement d'étuis de guitares, pour savoir que l'on n'a pas affaire à de la bleusaille. Y avait de l'expérience au mètre carré ce 13 mars 2011 pour mettre en boîte cet album à la spontanéité évidente (on peut même entendre quelques éclats de rire non maîtrisés, et évidemment non effacés, au détour d'un couplet de "It's cold outside", ou des bribes d'interjections sur des "Sometimes you win" ou "Slow death" même pas encore éteints, si c'est pas la preuve que tout ça s'est fait à la bonne franquette). Pour le reste Chris Wilson s'est replongé dans son propre passé musical, des Flamin' Groovies ("Slow death", donc) à son dernier album solo ("Bad dreams"), en passant par les Barracudas ("Grammar of misery", le groupe vient d'ailleurs de se reformer pour la énième fois) ou les Fortunate Sons ("Cold cold night", "Sometimes you win"). Il a aussi exhumé quelques pépites de ses souvenirs adolescents, quand il découvrait le rock'n'roll (ce type a même vu les Beatles sur scène dans les années 60, quand ils sont passés près de chez lui, du côté de Boston), repassant au fil de son médiateur les Stones ("Child of the moon"), les Byrds ("She don't care about time", titre fabuleux signé Gene Clark), les Everly Brothers ("Gone gone gone"), Arthur Alexander ("A shot of rhythm'n blues") ou les Choir (un obscur groupe garage 60's, originaire de Cleveland, "It's cold outside", morceau dont on connaît surtout la version de Stiv Bators, lui-même originaire de là-bas). Nul doute que tout ce petit monde a bien dû s'amuser à enregistrer cet album, plaisir communicatif. Et puis il est tellement rare de nos jours, avec les usines digitales, d'oser encore le live en studio, que rien que pour ça Chris Wilson mérite, une nouvelle fois, que nous le saluions bien bas. Done !